

Quand Changent les Temps

Jacques BOIREAU



ARMADA

QUAND CHANGENT

LES TEMPS

Du même auteur :

Les années de sable (1979)

Petite chronique d'avant l'été (1981 - rééd. 1986)

Chroniques Sarrasines (1988)

Chez le même éditeur :

Oniromaque – 2012



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Jacques BOIREAU

QUAND CHANGENT

LES TEMPS



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Catherine Boireau & Éditions *ARMADA* 2017

© Joëlle Wintrebert pour la préface

ISBN : 979-10-90931-96-1

Préface

Enchâssements

MA PREMIÈRE RENCONTRE AVEC JACQUES Boireau fut une rencontre de papier. Il venait de publier *Les enfants d'Ibn Khaldoun* dans le numéro 7 de la revue trimestrielle *Univers*¹, et la lecture de ce texte m'avait éblouie. Rappelons pour les jeunes lecteurs d'aujourd'hui qu'il s'agissait d'une uchronie, et que les auteurs français exploraient alors très peu ce genre. Jacques mettait en scène une civilisation où les Arabes avaient succédé aux Romains au-dessous de la Loire. Tolérants, ils avaient fusionné avec le monde occitan, acceptant races et religions de toutes origines. L'Hexagone contemporain se partageait entre l'Occitanie et la Francie, jadis vaincue à Poitiers, lors de la défaite de Charles Martel. Et Boireau nous montrait des Franciens misérables, obligés de chercher aide et travail auprès de leurs florissants voisins du sud.

Jacques allait développer cet univers parallèle en quatre nouvelles : *Été, Automne, Hiver et Hiver toujours* réunies dans son recueil *Chroniques Sarrasines*². Leur

1 Éditions J'ai Lu, 1976

2 Atelier du Tayrac, 1988

climat doux-amer témoignait d'un très sûr talent de conteur et d'une volonté constante de butiner dans les marges. Rebelle à toute catégorisation. « Je ne voue aucun attachement religieux à la SF en tant que genre, répondait-il à Richard Combailot qui l'interviewait, en 1985. J'écris, un point c'est tout, et ce que j'ai envie d'écrire. »³

Et quand on lui demandait pourquoi ce choix de l'uchronie, à laquelle il avait par ailleurs consacré une étude, la réponse était là aussi toute simple : parce qu'il aimait l'histoire. Pas étonnant qu'il ait rendu hommage à Ibn Khaldoun, cet immense écrivain du monde médiéval tenu pour l'un des pères fondateurs de l'histoire en tant que science humaine, ainsi que de la sociologie, et considéré par beaucoup comme le plus grand philosophe et historien que l'islam n'ait jamais produit. Ibn Khaldoun est également l'un des premiers théoriciens de l'histoire des civilisations à définir leurs périodes charnières, lorsqu'elles manifestent à la fois des signes de décadence et de renaissance, comme au Maghreb à son époque.⁴ On remarquera, à la lecture de *Quand changent les temps*, que c'est exactement le thème de ce roman.

J'eus ensuite la chance de retrouver Jacques maintes fois dans le cadre du groupe Remparts, que je fréquentais alors assidûment. Une réunion annuelle rassemble les écrivains qui le composent. C'est un petit laboratoire de

3 « Entretien avec Jacques Boireau », *Galaxies* n° 16, 2012

4 On se reportera avec profit à l'article très bien documenté de Wikipédia sur le penseur arabe : http://fr.wikipedia.org/wiki/Ibn_Khaldoun

littérature où l'on écrit, réfléchit et s'amuse beaucoup, ce qui convenait tout à fait à Jacques.

Cette dimension ludique, il la revendiquait avec force, et c'est sans doute pourquoi il avait choisi la vie plutôt que l'enfermement solipsiste et masochiste devant la page blanche.

« Et puis un beau jour, écrivait-il en 1985, un dimanche de préférence, on est assis à sa table, devant sa machine, on se gratouille les cellules grises pour trouver la place adéquate et idoine d'un adverbe, quand on lève le nez et qu'on regarde par la fenêtre ; par un hasard extraordinaire, il fait grand beau, et d'un coup, on se demande ce qu'on fait là, assis, etc. Alors on plaque tout, les adverbes, leur place, la machine, la table, et on s'en va. On vient de s'apercevoir que dehors il existe des bois, ou la mer, ou la montagne, ou n'importe quoi, ça dépend des goûts, et qu'on a une forte tendance à doubler la scoliose originale d'une cyphose, à moins que ce soit l'inverse, ça dépend des goûts, et qu'on a des bras, des jambes, et plein d'autres trucs dont on perd l'usage au profit du cul. On se dit y a pas que la SF dans la vie, y a pas que la littérature, jamais je serai célèbre, jamais j'aurai des tas de lecteurs, jamais je me ferai un fric fou (sans toucher à ma personnalité et à mes convictions). Et puis on dit basta. On vit. Y a pas de mal à ça. »⁵

Une attitude sans concessions qui peut expliquer pourquoi Jacques ne parvint jamais à publier de son vivant des romans aussi fascinants qu'*Oniromaque*,

5 *L'écrivain, le peigne, la machine à écrire et la girafe*, Jacques Boireau, in *Proxima* n° 6, 1985, repris dans *Galaxies* n° 16, 2012

édité par Armada en 2012, et finaliste au Grand Prix de l'Imaginaire et au Rosny Aîné 2013, ou *Quand changent les temps*.

Avec ce dernier inédit, on s'écarte des thèmes uchroniques et politiques chers à l'auteur, même si le premier chapitre du livre, initialement paru dans sa presque intégralité sous le titre *L'abordage du grand vaisseau*⁶, est un clin d'œil aux *Chroniques Sarrasines* et renvoie directement à l'architecte Claude-Nicolas Ledoux, une autre figure récurrente chez Boireau.

Quand changent les temps est un roman post-cataclysmique. La catastrophe originelle a entraîné de tels bouleversements qu'elle a donné naissance à des enclaves. Prisonniers à l'intérieur de ces espaces aux frontières infranchissables, les humains ont peu à peu régressé.

Mystérieusement, Maître Léonard, qui fut l'un des acteurs de la catastrophe, a depuis cessé de vieillir, et le jour où les barrières deviennent perméables, il part à l'aventure, avec l'idée de créer le phalanstère qui permettra la Renaissance de la civilisation.

Jacques Boireau était un écrivain marcheur. On marche beaucoup dans toute son œuvre, et ce roman ne fait pas exception : on y rencontre une nuée de marcheurs, forestiers, enfants, adultes plus ou moins éprouvés, qui tous convergent au milieu des forêts vers la mythique Marcoire. Marcoire sur laquelle veille Mercure, le dieu des carrefours, des routes, des voyageurs... et des voleurs !

6 in *Imagine* n° 13, 1982, puis *Fiction* n° 337, 1983

Marcoire, c'est la réalisation d'un des thèmes dominants de l'œuvre de Boireau : la cité idéale. Même si l'on ne peut pas parler ici de volonté urbanistique, Maître Léonard a clairement voulu créer un lieu de préservation du savoir, un lieu fraternel, utopique, quand ailleurs le passage des siècles a provoqué un arasement architectural et la disparition de la culture, un repliement égoïste, des réflexes racistes.

La cité s'oppose aux autres enclaves (où l'on s'aperçoit vite que le temps chronologique n'est pas toujours le même, le glissement des barrières permettant la fusion entre des temps différents), elle fonctionne comme pôle. On veut la rejoindre parce qu'on est malheureux ailleurs.

Qu'ils soient enfants ou adultes, on retrouve ici la constellation des personnages souvent terriblement menacés auxquels nous a accoutumés l'auteur. Le thème très sombre de la mort des jeunes (fût-il assorti d'un don de prescience) est abordé frontalement. Mais l'humaniste Boireau ne s'appesantit jamais, glissant d'une scène à l'autre, en habitué des récits enchâssés (qu'on se réfère à l'excellent *Oniromaque*, pour sa plus récente publication)... ou des récits superposés : on se rappellera de son roman par nouvelles *Les Années de sable*⁷ et l'on pourra en juger de nouveau avec *Ferghan*, inédit, à paraître chez Armada. Cette construction fonctionne dans une synergie parfaite avec le jeu des enclaves qui coïncident, fusionnent, s'étrécissent ou s'agrandissent, tandis que les barrières temporelles se décalent, empêchent ou autorisent le passage.

7 Éditions Encre, 1979

On cherchera en vain un background scientifique à ce roman. Les questions trivialement techniques n'intéressent pas plus l'auteur qu'elles ne l'embarrassent. Il règle notamment son sort à la catastrophe en deux paragraphes.

Ce qui intéresse Boireau, de toute évidence, c'est bien de montrer comment la vie peut se réorganiser à partir des contraintes étroites qu'il lui a assignées. Et les plus belles pages et les plus poignantes du livre, à Charpal (l'une des enclaves), n'ont guère à voir avec la SF.

On l'aura compris, *Quand changent les temps* nous emporte très loin des univers postcataclysmiques auxquels nous ont habitués la majorité des auteurs d'anticipation. On n'y retrouvera pas l'ambiance ni la violence d'un *Mad Max*, d'un *Malevil*, ou de *Sur la route*. Boireau nous y fait entendre une tout autre musique, bien plus originale. *Quand changent les temps* montre la tentative utopique de créer une cité fraternelle sur les ruines d'un monde dévasté.

Joëlle WINTREBERT

Chapitre 1

La Grande Maison

AÏCHA SE FAUFILE DANS LES RONCES, FRANCHIT UN mur à moitié écroulé. Les voix ne sont pas encore assez distinctes. Il faut qu'elle se rapproche. Derrière les poiriers et cerisiers retournés à l'état sauvage et à demi étouffés par les lierres, elle distingue la ruine qu'elle cherche à atteindre. Elle connaît bien ce fouillis végétal qu'elle a exploré maintes fois, elle s'est amusée à se glisser entre les murs éboulés et les poteaux de ciment brisés auxquels s'accrochent les ronces. Elle connaît tous les cheminements, ceux que l'on peut suivre debout sans se faire repérer, ceux qui imposent de progresser à quatre pattes car on peut être vu, ceux où il convient de ramper, dans les rares espaces dégagés où ne poussent que de hautes graminées et qui ont été des rues, des routes ou de vastes ateliers dont les murs ont disparu. Dans l'ancien verger, on peut marcher debout si on ne craint pas les griffures des ronces, à condition de ne pas faire crisser les feuilles mortes que l'automne a disséminées çà et là.

Maintenant elle est dissimulée au milieu du taillis, sous le mur de la ruine. Elle est bien placée pour épier la bande de jeunes d'en bas qu'elle a entendue de loin. À quelques pas d'elle, ils sont installés dans une maison

comme il y en a tant dans la vallée, réduite à ses quatre murs. Elle ne les voit pas, mais une ancienne fenêtre bée sur le roncier où se dissimule la fillette, et leurs voix sont aussi nettes que si elle avait été à leurs côtés, dans la pièce.

Il lui manque des mots pour saisir tout ce qu'ils disent, mais ce qu'elle en comprend n'est pas fait pour la rassurer. Les jeunes gens parlent de « ratons », et Aïcha sait bien qu'il s'agit d'eux, des habitants de la Cité. Une voix masculine, plus forte que les autres, dit que c'est pas juste que les ratons aient tout, la lumière la nuit, l'eau chaude et l'eau froide qu'ils n'ont pas besoin d'aller chercher au puits, le chauffage si la température fraîchit, alors qu'en ville y a rien, mais ce qui s'appelle rien : si on veut se réchauffer, il faut couper du bois, le faire sécher, et même comme ça, il brûle en fumant ; la flotte, il faut la transporter, et elle est dégueulasse...

Une autre voix s'élève, une voix d'adulte :

— T'inquiète, mon pote ! Un de ces quatre, on va aller les déloger, cette bande de rats. Et on prendra leur place. On aura tout, la lumière, la chaleur, l'eau. Tout. Sans se crever le cul. T'inquiète...

Aïcha recule à l'intérieur du fourré, sans faire plus de bruit qu'une belette. Elle ne prend pas garde aux épines qui déchirent ses bras nus. Ceux de la vallée ne l'entendent pas : ils sont trop occupés à leur discussion, ils racontent ce qu'ils feront lorsqu'ils auront chassé leurs ennemis. Et Aïcha a l'habitude de rôder sans qu'on décèle sa présence, à deux pas des habitations. Jamais personne ne l'a repérée alors qu'elle observait les gosses fesses à l'air se battant dans la boue, les femmes dépenaillées se disputant la priorité à la fontaine, tandis que des hommes indifférents bavardaient, assis sur leurs talons.

Elle est loin déjà, et n'entend plus les hommes de la vallée. Elle se redresse et court par des sentiers invisibles dans la touffeur des sous-bois, des sentiers connus des seuls garnements de la Cité. Les chasseurs ne viennent jamais par ici : lorsqu'ils partent au ravitaillement, ils tournent toujours le dos à la vallée.

Aïcha arrive au pied de la Cité. On est encore dans la forêt, on court, et tout à coup les arbres s'écartent et on la voit, énorme, et qui semble vouloir vous écraser. Petit ou grand, on est obligé de lever les yeux vers le ciel pour la regarder. Et même ainsi, on ne peut en embrasser qu'une minime partie. Comme toujours, Aïcha s'arrête, un court instant, le temps de jeter un coup d'œil au flanc renflé du vaisseau qui est sa patrie, puis elle reprend sa course vers la colonne la plus proche, tronc imposant dans la forêt plus grêle des pilotis. La porte s'ouvre d'elle-même, cette porte qui se bloque à la tombée de la nuit. « Aïcha, n'oublie pas, il faut rentrer avant la nuit, sinon, comme Farida la curieuse, tu seras condamnée à errer pour l'éternité ! » dit sa mère à chaque fois qu'elle voit sa fille se préparer à sortir. Cela fait partie de l'éducation des jeunes de la Cité.

Elle se jette dans l'escalier, négligeant par habitude l'ascenseur où les enfants ne doivent toucher à rien, et monte quatre à quatre. Essoufflée, elle débouche dans la grande galerie du quatrième niveau. : un immense couloir qui court sur toute la longueur du vaisseau, selon des lignes paresseuses, brisées par des parois polychromes.

Aïcha file à toutes jambes. Elle manque bousculer l'oncle Brahim. Il se retourne, la regarde avec étonnement, et lui jette :

— *Labès*, Aïcha ?

— *Sava, sava* ! crie-t-elle sans se retourner, sans même ralentir sa course. Pourtant, elle aime bien l'oncle

Brahim et, en d'autres circonstances, elle se serait arrêtée pour faire un brin de causette avec lui.

Elle arrive à la salle de la grande djemaa. À cette heure-ci, bien avant la tombée de la nuit, elle est sûre de ne pas tomber en pleine réunion, au milieu d'une centaine d'hommes qui la regarderaient avec réprobation, avec courroux peut-être. Mais elle est certaine de trouver au moins un des élus : l'après-midi, ils se relaient pour recueillir les doléances des djemaas de chaque niveau et parfois, lorsqu'il s'agit d'affaires graves, celles des particuliers.

Elle entre. Un homme est là, de fait. Un vieillard intimidant drapé dans un burnous immaculé. C'est le vieux Si Mohand, le sage. Il est fier de porter le même nom qu'un poète oublié de tous, sauf de lui. Pour l'instant, il fixe sur Aïcha des yeux vifs : elle a l'impression que son regard la transperce pour tenter de déceler ce qu'elle a à cacher.

— Que veux-tu, petite ?

La voix est douce, pourtant. La fillette reprend son souffle, d'abord. Enfin, elle raconte. Où elle était. Ce qu'elle a entendu. L'homme a attendu patiemment qu'elle commence à parler, et il n'a pas interrompu le récit entamé. Lorsque le silence s'est installé, il demande :

— C'est tout, petite ?

Aïcha hoche la tête.

— Ne t'inquiète pas. Tu es trop jeune et tu ne sais pas. La Cité en a vu d'autres, depuis qu'elle existe. Ceux de la vallée sont des brutes, des sauvages. Ils nous jalouent, nous le savons. Ils sont sales, ils sont repoussants, ils font peur. Ils ne rêvent que coups de poings et de couteaux, c'est vrai. Mais ils sont mal armés et nous n'avons rien à craindre d'eux. Ils n'entreront pas dans

la Cité. Cependant, désormais, il ne faudra plus sortir imprudemment comme tu l'as fait, voilà tout. La djemaa va communiquer la nouvelle et prendre ses dispositions.

Une main s'est posée sur la tête de la fillette, douce, légère. Elle se veut aussi rassurante que les paroles.

— Va, petite, rentre chez toi. Ne t'inquiète pas, répète la voix.

Mais quand on a dix ou onze ans, il est difficile de ne pas s'inquiéter. Aïcha est rentrée chez elle, troublée. Sa mère, les mains plongées dans la farine, l'a interpellée :

— Où étais-tu encore passée ? Tu n'es jamais là quand on a besoin de toi !

Aïcha le sait bien. Elle n'a pas encore eu ses premières règles, et elle profite de la liberté que cet avantage lui confère. Dans un an ou deux, elle sera, comme sa mère et ses sœurs aînées, confinée dans l'appartement du troisième niveau, et cela ne lui dit rien. Alors, dès qu'elle en a l'occasion, elle s'échappe.

Ce n'est pas la peine qu'elle essaie de raconter à sa mère ce qu'elle a entendu. Si elle le fait, elle aura droit à des lamentations sur les dangers qu'elle court et sur son imprudence. Ses sœurs ne l'écouteront pas non plus : elle les soupçonne de jalouser son actuelle liberté. Son père, comme d'habitude, n'est pas là. Aïcha se demande si elle aime sa famille autrement que par obligation. Si, elle aime l'oncle Brahim, qui prend les plus jeunes sur ses genoux et leur raconte des histoires, celle de l'ogresse aveugle, celle du père des djinns, et sa préférée : celle de l'architecte fou qui, au soir de sa vie, a ancré sur une colline boisée un immense vaisseau ; pas n'importe quelle colline ni n'importe quel vaisseau : cette Cité qu'ils habitent et qui, raconte l'oncle, rompra un jour ses

amarres si un danger la menace, et partira à l'aventure, bien au-delà des forêts.

Aïcha s'est assise à croupetons dans un coin, pendant que sa mère grommelle en pétrissant la pâte. Tout est simple, se dit-elle : le monde se divise en deux catégories, ceux qu'elle aime et ceux qu'elle n'aime pas, et peu importe qu'ils appartiennent ou non à la famille. Elle aime Brahim, c'est sûr. Elle n'aime pas Salah, son frère d'un ou deux ans son aîné : il ne manque pas une occasion de la pincer ou de glisser la main sous sa robe. Elle déteste Slimane. Mais sa mère, par exemple : elle ne l'aime pas quand, comme aujourd'hui, elle se lamente sur son sort sans se préoccuper des autres...

— Aïcha, tu ne pourrais pas te rendre utile au lieu de passer ton temps à rêvasser !

Quand elle est comme ça, sa mère, elle la déteste. Aïcha se lève et sort.

Elle monte sur le pont supérieur où elle vient souvent. Parfois avec les autres enfants dont c'est le terrain de jeux favori, les jours de tempête surtout, lorsque les cimes des pins ploient sous les rafales. À la médersa, des vieillards comme Si Mohand viennent leur rappeler l'époque lointaine où leurs ancêtres traversaient la mer pour chercher du travail dans ce pays.

— C'est quoi, la mer ? demande toujours un enfant.

Et le vieil homme cherche ses mots et leur parle d'une étendue d'eau que le vent agite et qui s'étend à l'infini.

— Comme la forêt ? disent-ils.

— Comme la forêt, leur est-il répondu.

Quand les nuages bas roulent dans le ciel, ils sont tous là, sur le pont supérieur, le visage fouetté par une pluie qui a pour eux le goût d'embruns. Dès l'approche du

grain, les voiles solaires, avec un claquement sec, sont carguées automatiquement. Les éoliennes les remplacent et vrombissent. Ils se laissent étourdir par leur ronflement. Les plus hardis se penchent par-dessus le plat-bord et regardent la houle des arbres monter à la rencontre du navire. Aïcha est toujours parmi ces audacieux.

Mais elle est souvent là aussi lorsque le temps est calme et qu'elle a besoin de paix pour retrouver ses esprits. Elle connaît les coins et recoins, et sait où s'installer pour ne pas être dérangée : derrière le tunnel translucide sous lequel poussent, dans l'ombre des grenadiers et des néfliers, tomates et carottes, il est un espace étroit où elle se glisse en rampant. Elle a beau être habituée, comme tous les habitants de la Cité, à la présence constante d'hommes, de femmes et d'enfants qui crient, parlent, s'agitent, elle a beau être accoutumée au bruit et au mouvement, elle a beau parler fort elle-même et remuer beaucoup, elle a besoin, parfois, de rêver et de s'isoler, surtout lorsqu'elle est en proie à une émotion intense.

C'est depuis peu qu'elle vient se dissimuler ici, depuis le jour où sa mère l'avait envoyée chercher dans la réserve, à l'étage en mezzanine où il faut monter par une échelle, le charbon de bois nécessaire au kanoun ; l'oncle l'avait suivie, l'avait saisie et lui avait brutalement plaqué la main sur la bouche. Ce jour-là, elle s'est débattue, elle a griffé son agresseur, elle l'a mordu et lui a échappé. Personne n'a rien entendu du bref combat : elle avait pris soin de ne pas crier, et elle n'a jamais rien raconté à personne de l'incident. Elle s'est enfuie jusqu'à ce recoin et y est restée des heures durant, tremblante encore au souvenir de la main moite plaquée sur son visage.

Aujourd'hui, elle grimpe sur le plat-bord et s'y étend de tout son long. Aïcha n'est pas plus sujette

au vertige que les autres enfants de la Cité : ils sont nés et vivent en altitude. Elle a participé à maints concours consistant à marcher sur les rambardes ultimes du vaisseau, au-dessus du vide.

Elle avance la tête et regarde : la forêt se perd au loin dans une brume bleutée, ténue comme une vapeur. Aïcha songe : ceux d'en bas vont attaquer, mais elle sait, Brahim le lui a raconté en la faisant sauter sur ses genoux dans ce qu'elle considère comme ses jeunes années, que parmi les nobles vieillards du quatrième niveau, il y a des savants qui ont recueilli la science de l'architecte des temps anciens. Dès le premier assaut, le grand vaisseau larguera les amarres. Il s'élèvera doucement, montera, majestueux et lent, jusqu'à ce qu'il soit assez haut pour mettre le cap sur d'autres lieux, loin des forêts et de leur touffeur, des lieux où les hommes ne seront ni sauvages ni cruels. Où on ignorera tout de la méchanceté. Et elle, debout à la poupe, regardera les grands arbres reculer, fuir sous la nef, courbés par le vent de son déplacement. Sur les flots verts, le vaisseau laissera un sillage qui s'effacera avec lenteur, loin derrière, vers l'horizon. Il faudra alors baptiser ce grand vaisseau parti à la découverte du monde, car tous les bateaux ont un nom, les anciens l'ont dit.

Et le nom surgit des profondeurs du rêve d'Aïcha, souvenir de conte, de récit, de lecture peut-être : il s'appellera *Dar le Kbira*, la Grande Maison.

Dans la grande salle du quatrième niveau, les anciens sont réunis. Si Mohand a bien du mal à ramener le calme : les vieillards d'ordinaire si posés parlent tous ensemble.

— C'est sûr, les temps changent, dit-il en profitant d'une pause dans le brouhaha. Les temps changent, mais qui peut dire si ce sera un bien ou un mal ?

Le tumulte reprend. Si Mohand saisit des bribes d'affirmations : *ceux d'en bas ont de plus en plus d'audace... on dit que les barrières sont en train de céder... il faut les détruire, voilà tout...* Il crie :

— Écoutez-moi un instant, et cessez de vous comporter comme des fillettes qui attendent leurs premières règles !

Le silence, peu à peu, revient. Les anciens digèrent l'insulte.

— Vous le savez aussi bien que moi, je m'occupe des archives de la Cité. Les temps ont déjà changé, bien des fois, et la Cité a toujours résisté.

Si Mohand ménage un silence pour vérifier si chacun l'écoute. Nul ne songe plus à prendre la parole. Il poursuit :

— Il y a bien longtemps, lorsque nos ancêtres sont venus dans la vallée, il y avait, en bas, une rivière. Sur ses rives, une ville s'élevait, avec de grands bâtiments, des usines, ce qu'on appelait alors une voie ferrée où se succédaient des convois qui transportaient des marchandises en quantité. Nos ancêtres, tous les jours que Dieu fait, descendaient dans la vallée, sous les fumées noires ou rousses que crachaient de grandes cheminées : leur destin était de travailler là, dans les usines. Mais tous les soirs, ils remontaient à la Cité, cette Cité que nous habitons encore. Un architecte dont le nom est oublié – qu'il soit béni cependant – l'avait conçue pour eux. Tout le reste a disparu : la rivière, la ville, les usines, la voie ferrée. La Cité, elle, demeure. Elle survivra encore, je vous le dis.

— Mais ce n'est pas pareil, aujourd'hui ! Dans le passé dont tu nous parles, les transformations n'ont pas été le fait des hommes. Tandis que maintenant, ce sont les hommes qui nous en veulent, ce sont les hommes qui nous attaquent !

— Je ne vais pas te raconter toute l'histoire de la Cité, reprend Si Mohand, mais ce n'est pas la première fois qu'on s'attaque à nous : nos ancêtres ont souvent eu maille à partir avec les hommes d'en bas.

Le brouhaha reprend. Si Mohand laisse faire. Il sait que les anciens finiront par se calmer lorsqu'ils auront épuisé toute leur inquiétude en paroles, et qu'il pourra alors leur faire part de ce qu'il croit le plus important.

— Vous le savez aussi bien que moi, dit-il lorsque le calme revient, des hommes ont voulu quitter la Cité, autrefois. Et vous savez très bien qu'on les a vus revenir. Ils avaient été arrêtés par une barrière invisible, celle-là même qui, paraît-il, a arrêté la rivière et créé le lac que nos chasseurs ont vu et qu'ils n'ont jamais pu atteindre. Mais les temps changent, c'est vrai. Et je ne crois pas que le plus important soit le récit d'Aïcha. Le plus important, c'est qu'on a vu un filet d'eau couler dans le lit de la rivière...

Il est interrompu par des exclamations d'étonnement : *c'est vrai ? Tu en es sûr ? Qui t'a dit ça ?* Il lève la main en signe d'apaisement.

— Des chasseurs ont remonté la vallée et sont venus me l'annoncer. Mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est de se préparer à ces changements. Au pire, d'abord : des hommes venus d'ailleurs vont peut-être suivre la vallée et se rajouter à ceux d'en bas ; et qui sait s'ils n'auront pas, eux, des connaissances ? Mais rien ne dit que le pire se produira : les hommes qui viendront, et, n'en doutez pas, il en viendra, préféreront peut-être se joindre à nous plutôt qu'aux sauvages d'en bas. Je propose, parce que dans un premier temps il faut être prudent, d'activer toutes les défenses de la Cité et d'interdire toute sortie, sauf... Il nous faudra quelques volontaires pour nous

informer de ce qui se passe à l'extérieur. Ceux-là, ils risqueront gros. Mais il n'y a pas d'autres moyens.

Les autres vieillards ont hoché la tête. La séance tire à sa fin. Maintenant, il va falloir agir.

Des cris arrachent Aïcha à son rêve. Le vaisseau n'est pas encore parti, mais il se passe quelque chose. Elle se penche plus encore par-dessus la rambarde, son regard plonge en contrebas. Tout là-bas, des hommes courent, des hommes noirs comme des djinns qui hurlent en brandissant des objets que la fillette ne peut distinguer. Ils se jettent sur le grand vaisseau. Certains tombent, frappés en pleine course par d'invisibles flèches, mais les survivants se ruent vers la base de la Cité.

Et puis un homme apparaît, à la lisière de la forêt, un homme qui s'arrête brusquement, qui ne semble plus savoir où aller, qui se jette enfin en avant, dans un élan désespéré. Un homme dont la silhouette menue est bien connue d'Aïcha. Déjà, les djinns se sont élancés et lui ont barré la route. Ils se précipitent sur lui avec des cris sauvages, il est encerclé, il est submergé.

Aïcha se jette en arrière, sans douceur. Elle a reconnu celui qui vient de mourir sous ses yeux. Elle n'aura plus jamais à craindre Slimane. Mais quand on a dix ans, il n'est jamais beau de voir tuer quelqu'un, même s'il s'agit de votre pire ennemi. Aïcha ferme les yeux fort, très fort, comme si elle voulait que ses paupières restent à jamais collées.

C'est le bruit qui l'oblige à les rouvrir, avec précaution : un ronflement d'abord ténu, ordinaire, mais qui ne cesse d'enfler jusqu'à devenir anormalement puissant. Aïcha tourne le dos au vide, embrasse d'un coup d'œil

la terrasse : les éoliennes déchaînées vrombissent. Et c'est alors que la fillette prend conscience du vent, un vent qui, l'instant d'avant, ne s'était pas levé. Elle se retourne pour voir fuir vers l'horizon les cimes des grands arbres roux que fait ployer le vent du voyage, tandis que la Grande Maison laisse dans son sillage des vols de feuilles mortes qui retombent doucement tandis qu'elle s'éloigne.